Dossier « *Laisser son nom : femmes et actes de mémoire dans les sociétés anciennes* »

Pallas. Revue d'études antiques, 99, 2015

Isabelle Pernin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/13605>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000]

[2006] MySQL server has gone away

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2017

Pagination : 309-311

ISBN : 9782410003741

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Isabelle Pernin, « Dossier « *Laisser son nom : femmes et actes de mémoire dans les sociétés anciennes* » », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 45 | 2017, mis en ligne le 09 août 2017, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/clio/13605> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2021.

Tous droits réservés

Dossier « *Laisser son nom : femmes et actes de mémoire dans les sociétés anciennes* »

Pallas. Revue d'études antiques, 99, 2015

Isabelle Pernin

RÉFÉRENCE

Dossier « Laisser son nom : femmes et actes de mémoire dans les sociétés anciennes », Pallas. Revue d'études antiques, 99, 2015, p. 9-131.

- 1 Ce dossier de huit contributions est le résultat d'une journée d'étude organisée à Toulouse en avril 2014 par des membres des laboratoires TRACES (UMR 5608), ANHIMA (UMR 8210) et PLH-ERASME (EA 4601), mais il est également l'émanation d'un groupe de travail réuni autour d'un projet plus vaste, *Eurykléia*, de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne incluant en plus des équipes déjà mentionnées le laboratoire ARCHIMEDE (UMR 7044). Sandra Boehringer, Adeline Grand-Clément, Sandra Péré-Noguès et Violaine Sebillotte Cuchet, toutes chercheuses déjà engagées de longue date dans les travaux sur le genre, se sont associées pour étudier la manière qu'avaient Grecs et Romains de « nommer » les femmes. Leur postulat de départ est doublement accablant. La tradition antique elle-même a largement privé les femmes de la part du *kléos* (gloire, renommée) qui leur revenait. Dans leur introduction les auteures rappellent le constat effectué déjà en 2009 par J. Oulhen : dans la seule prosopographie attique, les femmes représentent un dixième seulement des noms enregistrés par le LGPN (*Lexicon of Greek Personal Names*)¹. D'autre part, l'historiographie récente a assez mal traité la présence des femmes dans les sources. Alors qu'elles ont été oubliées, pas ou mal identifiées, ou encore, de manière caricaturale, assimilées presque systématiquement à des courtisanes, leur présence dans les sources et dans les sociétés grecque et romaine

mérite pour le moins d'être réévaluée, grâce notamment aux outils intellectuels façonnés par plusieurs décennies de *gender studies*.

- 2 L'introduction au dossier d'articles est aussi l'occasion de présenter le projet de base de données imaginée pour recenser « celles qui avaient un nom », *Eurykléia*, du nom de la nourrice d'Ulysse. Dénomination paradoxale de cette entreprise, puisqu'elle ne prendra en compte que les individus ayant eu une existence réelle. L'Eurykléia de la geste épique est, comme le montre Evelyne Scheid dans l'étude qui ouvre le dossier, la servante, qui aurait dû rester dans l'ombre des femmes nobles de la maisonnée d'Ulysse, mais que le poète a élevée à une renommée qu'aurait dû lui interdire sa condition d'origine. Dans cette base *Eurykléia*, les auteures proposent d'enregistrer les noms de femmes, pour une ère chronologique et une extension géographique très larges : du VII^e s. av. J.-C. au III^e apr. J.-C. pour l'ensemble du bassin méditerranéen et des régions relevant des conquêtes macédoniennes puis romaine. Il ne s'agirait pas d'une nouvelle base prosopographique ou biographique, mais plutôt de relever les noms de femmes dans leur contexte d'émission précis : on ne s'intéresse pas à l'individu pour l'isoler, l'opposer en termes de genre, mais au contraire pour le relier à son contexte historique, familial, social, culturel et institutionnel.
- 3 C'est cette démarche de la critique des sources qui présidait à l'esprit des différentes communications. Point de documents inédits. La nouveauté vient incontestablement des méthodes mises en œuvre pour réexaminer des sources parfois bien connues par ailleurs. Et les résultats sont extrêmement intéressants. Trois articles ont pour thème la manière dont les historiens Plutarque, Polyen et Tacite ont relaté la présence de femmes dans l'histoire, les ont intégrées à leur récit et ont ainsi transmis leur nom. Le résultat est assez éloigné des poncifs habituels : Annalisa Paradiso, dans une enquête passionnante, met au jour les méthodes de Plutarque pour « retrouver » le nom de trois femmes illustres, mais tombées dans l'oubli, grâce aux investigations que le Béotien mena dans les archives de la cité de Sparte : Cléora, l'épouse du roi de Sparte Agésilas II, Eupolia et Proauga, leurs filles, ne sont pas même mentionnées par Xénophon, qui les avait peut-être pourtant côtoyées. Plutarque, à quatre siècles de distance, est fier de raconter comment il a exhumé leurs noms des archives lacédémoniennes : le moraliste souligne la méticulosité de sa méthode au regard de la négligence de ses illustres devanciers Xénophon et Dicéarque. C'est à une autre famille prestigieuse, la *domus Augusta*, et à l'une de ses éminentes représentantes, Agrippine l'Aînée, petite-fille d'Auguste et épouse de Germanicus, que s'est intéressée Adeline Adam. Les sources ne manquent pas à propos de cette femme et son nom n'était pas menacé de sombrer dans l'oubli. Mais de nouveau, l'enquête dans le récit taciteen en révèle tout autant sur le personnage que sur la méthode de l'historien romain : l'examen et la contextualisation minutieux des mentions d'Agrippine l'Aînée dans les livres I à IV des *Annales* montrent la place particulière qu'occupait cette femme dans la famille impériale. Tacite, admiratif, en dessine un portrait élogieux. En soulignant les relations conflictuelles qu'elle entretenait avec son beau-père, l'empereur Tibère, l'historien trouve un moyen subtil de dénoncer l'exercice tyrannique du pouvoir impérial. Et lorsque Polyen délaisse les femmes illustres pour mettre en scène les « femmes sans nom » dans ses *Strategika*, l'examen à frais nouveaux de ces occurrences se révèle très instructif : Sandya Sistac montre que dans cette série de « ruses » remarquables, dignes d'être enseignées à des fins militaires, le choix par Polyen de mettre en scène l'exemple des femmes argiennes, venues à bout du roi d'Épire, Pirrhos I^{er}, n'est ni isolé, ni

anecdotique. Il s'inscrit dans une série de récits qui montrent des femmes citoyennes prenant la défense de leur cité, assiégée, comme dernier rempart de la communauté. Elles sont alors partie intégrante du corps social de la cité.

- 4 L'examen également renouvelé des inscriptions n'est pas moins intéressant que celui de la tradition manuscrite, même si les documents sont, de prime abord, plus arides. C'est en premier lieu le cas des dédicaces athéniennes de l'époque archaïque faites par des femmes. Même si le corpus est restreint, Claire Jacqmin donne à voir des femmes qui agissent en leur nom propre, qui s'adressent aux dieux, dans le cadre de la vie publique et sans intervention masculine. Les rares mentions du métier de ces femmes semblent néanmoins indiquer, contrairement à la *doxa* souvent exprimée, qu'il n'y avait pas plus de restriction à mentionner son activité professionnelle lorsqu'on était une femme que dans les nombreuses dédicaces d'artisans. Pour l'époque classique, Romain Guicharousse, s'intéresse à la mention dans les inscriptions athéniennes d'étrangères : là encore l'attention portée, non plus seulement de manière superficielle, aux ethniques, parfois mal interprétés, mais également aux monuments et à leur contexte archéologique semble permettre de nets progrès dans l'interprétation des noms féminins et de la place de ces femmes dans la société athénienne. Il manquait pour Athènes une étude sur la place des femmes dans l'économie : Marie Augier esquisse les premiers éléments de cette enquête à travers le cas des prêtresses et des bienfaitrices, à Athènes, à l'époque hellénistique. Leurs dons sont dits provenir de « leurs biens propres ». Cette communication confirme pour Athènes ce que d'autres régions avaient déjà révélé : des femmes agissent pour administrer des sanctuaires ou leur patrimoine sans apparaître nullement « mineures » ou sous la « tutelle » d'un homme de leur famille. La seule limite à cette autonomie se trouve aux portes des assemblées politiques, où elles doivent s'effacer derrière leur *kyrios*.
- 5 Au total, ce dossier montre la voie d'études très prometteuses, comme celles présentées lors d'une nouvelle journée d'études (24 janvier 2017), intitulée « Des femmes publiques », et qui pourront être sans nul doute nourries par la base *Eurykléia*, conçue comme un outil de travail et non comme une énième collection à l'obsolescence planifiée, comme en abritent aujourd'hui nombres de nos institutions.

NOTES

1. Jacques OULHEN, « Les noms théophores composés féminins à Athènes », in Lydie BODIOL & Véronique MEHL (dir.), *La Religion des femmes en Grèce ancienne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 111-143.

AUTEUR

ISABELLE PERNIN

Aix-Marseille Université , MMSH – Centre Camille Jullian (UMR 7299)